

industriels français à une Exposition non
vélle hors de France. M. Cambon a ajouté
qu'en surplus, c'étaient là des initiatives
excellentes, et toujours utiles ; et qu'en
ce qui concerne particulièrement l'Expo-
sition de Glasgow, il fallait se réjouir
d'une manifestation dont le succès ne
pouvait que continuer à développer et
améliorer les relations commerciales des
deux pays.

L'ambassadeur voulait retenir à diner
les délégués français. Ceux-ci ont dû
s'excuser de ne pouvoir accepter l'invita-
tion de M. Cambon. Attendus à Glas-
gow, ils ont dû quitter Londres dans la
journée d'aujourd'hui.

Figaro à la Bourse

Lundi 29 avril.

Le référendum relatif à la grève générale
des mineurs ? Vous croyez peut-être qu'on
n'a parlé que de ça à la Bourse aujourd'hui.
Eh bien ! pas du tout. Je ne sais si c'est à
raison du susdit référendum que nos rentes
ont été un peu faibles, mais ce qui est cer-
tain, c'est qu'il n'a guère préoccupé le mar-
ché, et c'est la réponse des primes a provoqué
quelques instants d'agitation, les cours res-
tentent à peu près inchangés, les modifications d'ensemble
bien sensibles.

Nos rentes sont, à deux centimes près, à
leurs cours du début de la semaine dernière.
Elles se tiennent faiblement : le 3 0/0 à 101 37,
après 101 33 au plus bas ; et 101 50 au plus
haut, contre 101 55 samedi, en recul de 18
centimes, et le 3 1/2 0/0 à 102 82 en recul
de 3 centimes seulement.

Les recettes du Trésor ne vont pas en Es-
pagne, et le change à 36 40 n'est pas ce qu'on
peut appeler favorable ; aussi les cours de
l'Extérieure ont-ils été discutés : après 73 40
au plus haut et 72 80 au plus bas, on clôture
à 72 92 ; la réponse des primes s'est faite à
73. Presque pas de variations sur les *fonds
argentina* : le 4 0/0 1896 fait 71 contre
70 95 et le 4 0/0 1900 69 35 contre 69 45. Le
Brazil 4 0/0 1889 est plus que ferme 69 80
contre 69 40. Les *fonds turcs* sont en bonnes
tendances : la série C à 27 45 contre 27 35
et la série D à 24 70 contre 24 57. Quant
aux autres *fonds d'Etat*, ils n'ont offert que très
peu de variations : *Italie* 96 35 au lieu de
96 45 ; *Portugal* 3 0/0 25 45 au lieu de 25 40.
Russe 3 0/0 1896 87 25 au lieu de 87 35.

Dans le compartiment des établissements
de crédit, se détache de la tenue de l'ensem-
ble, le *Credit foncier*, qui a 685 d'avance, en-
core de 13 fr. Ce qui fait 35 fr. sur le cours
de 650 où il était trois jours avant son assem-
blée générale, c'est-à-dire, mercredi dernier.
Les autres établissements restent fermes, à
très peu de chose près de leurs précédents
cours : *Banque de Paris* 1087, *Credit lyon-
nais* 1049, *Comptoir national* 580, *Banque
internationale* 598, *Banque ottomane* 552.

Nos chemins, plus ou moins résistants,
clôturent sans variations sur les cours de
samedi : *Nord* 2 186, *Lyon* 2 750, *Midi* 1 805.
Le *Métropolitain* repend à 658, cours d'hier,
clôture à 650.

Les chemins espagnols, toujours pour les
mêmes raisons que l'Extérieure, ont été fai-
bles : *Andalous* 276, *Nord de l'Espagne* 117,
Saragosse 274.

Sur les valeurs de traction, les mouve-
ments ont tendu plutôt vers la hausse : les
Omnibus font 1 158 au lieu de 1 150, la *Thom-
son-Houston* 1 170 contre 1 165, la *Parisienne
électrique* 337 contre 334, les *Tramways-Sud*
313 contre 309, mais la *Est Parisien* ne fait que
355 contre 357 et la *Traction* 101 contre 102.

Les *Usines de Briand* clôturent à 610.
Cette société ayant décidé l'augmentation du
capital social, c'est les 6 et 7 mai qu'a lieu
l'émission publique de 32,000 actions nou-
velles d'un capital nominal de 100 roubles ; ces
actions sont émises chacune au prix de
202 30 roubles ou 540 fr., payables 340 fr., en
souscrivant, 100 fr. à la répartition au 15 au
20 mai, 100 fr. du 20 au 30 juin. Les ac-
tionnaires peuvent se libérer intégralement à la
répartition, ils ont un droit de préférence
dans la proportion de deux actions nouvelles
pour cinq actions anciennes.

La *Sesuvio* monte à 2,590 pour finir à
2,575, au lieu de 2,569 ; *Gaz* en forte reprise
à 932 contre 907, *Suez* 3,750 contre 3,738.
Sucreries Fives-Lille 298 contre 290 ; *Bras-
series et Tabaceries* 2398 fermes à 406 ;
Spies-Petroleum 30 25 ; *Mosses* 260.

Le *Rio*, dont la réponse s'est faite à 1,503,
clôture à 1,497 contre 1,496 samedi.

La fermeté se maintient sur les *Mines d'or*.

Le Boursier

INFORMATIONS FINANCIÈRES
COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS. —
L'assemblée annuelle des actionnaires de cette
Société a eu lieu le 27 avril.
Elle a approuvé les comptes de l'exercice
1900, arrêtés en conséquence, à la somme de
490,334 fr. 60, le solde créditeur du compte de
profits et pertes ; le dividende de l'exercice 1900
a été fixé à 2 fr. 50 par action, en sus des inté-
rêts 5 0/0 sur le montant du capital versé, soit
27 fr. 50 par action libérée et 17 fr. 81 par action
non libérée.

L'assemblée a décidé que la répartition de
1 fr. 0995 par part, résultant de l'attribution de
65,972 fr. 45 faite au compte des parts de fonda-
teur pour l'exercice 1900, sera payable à partir
du 31 juillet prochain. Elle décide également
que le solde disponible — après approbation
des comptes de l'exercice 1900 — montant à
132,636 fr. 33 serait reporté à nouveau à l'exer-
cice 1901 au compte des actionnaires.
M. Emile Mercet, administrateur sortant, a été
réélu.

LES THÉÂTRES

Notre éminent collaborateur Alfred Bruneau
ne pouvant pas, comme on le pense
bien, rendre compte lui-même du nouveau
succès qu'il vient de remporter à l'Opéra-
Comique, nous avons demandé à M. Gus-
tave Charpentier, le triomphant auteur de
Louise, de vouloir bien nous donner son im-
pression sur l'œuvre que le public a unani-
mement acclamée hier soir.

Opéra-Comique. *L'Ouragan*, drame lyri-
que en quatre actes, livret de M. Emile
Zola, musique de M. Alfred Bruneau.
Hier, grâce à la magie d'une œuvre de
beauté série dans une mise en scène
unique au monde, grâce au prestige de
la grande, héroïque et tragique Delna,
nous avons vécu une heure inoubliable.
Par la puissance évocatrice du verbe, de
la musique, du décor, et du geste — mal-
gré le voisinage des ironistes, galériens
du « moi pour moi », qui maillent le pu-
blic des répétitions générales — nous
avons pu nous croire les contemporains
de Sophocle et d'Eschyle.
Nous n'étions plus à l'Opéra-Comique.
Le vent de l'ouragan avait soufflé sur
nos petites amies pucelles de Parisiens
nouveau siècle.
Nous avions la sensation de vivre des
vies très anciennes. Et nous regardions,
surpris, désorientés, un peu ahuris
d'être devenus des hommes.

Oh ! la belle soirée, et combien je suis
heureux de célébrer moi, dans sa maison
même, le cher et grand musicien Alfred
Bruneau, mon camarade de classe, mon
compagnon de l'ivoire, aujourd'hui encore
victorieux.

L'Ouragan est un drame moderne.
Comme les précédents ouvrages de MM.
Alfred Bruneau et Emile Zola, il est écrit
en prose.

Avant d'en raconter l'action, je crois
utile de mettre sous les yeux du lecteur
quelques extraits de la préface que les
auteurs ont bien voulu me communi-
quer.

« MM. Alfred Bruneau et Emile Zola
sont partis de cette idée d'une œuvre
très simple, très une, très grande, dans
laquelle ils mettraient aux prises, les
passions humaines déchaînées, poussées
à leur paroxysme.

« Cet ouragan humain, la soudaine ra-
fale de passion, de folie et de crime, qui
parfois nous ravage, les auteurs ont
voulu lui donner pour cadre un ouragan
des éléments eux-mêmes. Et des lors, le
sujet et le milieu étaient fixés, ils n'ont
plus eu qu'à créer deux frères, deux
sœurs, à les jeter dans une situation qui
les affolât et les brisât, puis à dénouer cette
situation, sans issue, par l'éternel recom-
mencement de la vie, l'éternel voyage. »

L'action se passe, dit le poème, dans
l'île de Goël. « Il est inutile de chercher
cette île sur la carte : on ne l'y trouverait
pas. Elle est partout et nulle part, l'in-
tention des auteurs a été de la situer
dans le temps et dans l'espace, pour
qu'elle soit de toutes les nations et de
toutes les époques. Il leur a semblé que
leur drame humain gagnerait en simpli-
cité, en clarté et en force, à rester de
l'humanité pure, qu'aucune contingence
ne compliquât ni ne datât. Leur île est la
bas où des couples aiment, souffrent,
pleurent et espèrent, dans la tourmente
de leurs cœurs et des éléments. Cela ne
suffit-il pas à l'envolée lyrique, cette
continuelle bataille où nous laissons
tout notre sang et d'où nous repartons
sans cesse avec un nouveau chant d'es-
pérance ? »

La pensée des auteurs apparaît lumi-
neuse et précise : *L'Ouragan* est un
drame symbolique et héroïque placé en
pleine humanité, mais loin des contin-
gences. L'action y sera déterminée non
point par le jeu des passions, mais par
la fatalité.

Il mettra aux prises les diverses amours :
l'ingénu, le chaste (Lulu), le passionnel,
le sensuel (Jeannine), le dominateur, le
farouche (Marianne), et les autres senti-
ments : le cœur qui se sacrifie (Richard) ;
le cœur que rien ne dompte (Landry) ; ce
qui est le meilleur de l'homme et qui
peut en devenir le pire.

Le premier acte a pour décor l'île de
Goël. Deux familles y habitent, dont les
pécheries sont rivales.

Dans l'une, deux sœurs, Marianne et
Jeannine.

Dans l'autre, deux frères, Richard et
Landry.

Les deux sœurs aiment Richard. Les
deux frères aiment Jeannine.

Richard s'est sacrifié et est parti pour
les îles lointaines.

Son frère a épousé Jeannine. Mais
l'union n'est pas heureuse. L'homme
court les cabarets, la femme s'ennuie et
songe à Richard. Marianne y songe
aussi.

Et voici que le grand frère revient,
poussé par l'ouragan dans la baie de
Grâce. Il apparaît au moment où Landry,
un peu ivre, va battre Jeannine.

Richard s'interpose. Il aime toujours.
L'ouragan qui le ramène est que la vio-
lence de leur désir commun d'ivresses
inextinguibles.

Une scène farouche éclate entre les
deux frères.

Jeannine s'enfuit. Landry veut la pour-
suivre. Son frère lui barre la route. Au-
tour d'eux, l'ouragan se déchaîne.

Au deuxième acte, nous apparaît la
baie de Grâce, refuge de paix et de dou-
ceur enclavée dans les falaises géantes,
lieu d'asile où se brise l'ouragan.

Sous les rameaux de l'arbre magique,
où les amants sont invincibles, Jeannine
sommeille.

Près d'elle, une petite fée chante l'atti-
rance des éternelles chimères. C'est
Lulu, l'enfant trouvée, la « petite hiron-
delle voyageuse » recueillie par Richard
dans l'île fortunée sa chimère aussi,
qu'il abandonnera un moment pour l'a-
mour, mais vers laquelle il reviendra
lorsque l'heure d'un nouveau voyage
aura sonné.

Marianne survient. Son cœur s'est
rouvert à l'ancienne blessure et saigné
atrocément. Elle veut que sa rivale re-
tourne vers Landry. Jeannine refuse.
Marianne s'éloigne violemment.

Et Richard paraît.

C'est l'instant d'amour. L'arbre magi-
que chante de toutes ses branches, de
toutes ses feuilles. Autour des amants,
les herbes, les mousses, les oiseaux
chantent aussi.

Eperdus, fasciés, Richard et Jeannine
s'enlacent. Tout près d'eux, deux êtres
sombres les guettent.

— Je les tuerai, dit Landry, fou de
rage.

Marianne le retient. Le lieu est sacré.
— Pas ici, chez moi, cette nuit.

Tandis qu'au dehors l'ouragan roule
l'épouvante, traverse des cris d'angoisse
des femmes en prière sur la plage ;
accoudée sur la table qu'éclairait une
lampe fumeuse, Marianne, tragique, si-
lencieuse, attend Landry.

Elle hésite maintenant. Voir Richard
sanglant, abattu à ses pieds, non, c'est
impossible, elle l'aime trop ! Mais la pen-
sée qu'il serait à une autre l'affole.

Landry entre. Il s'inquiète, les amants
sont là ?

— Oui.

— Ensemble ?

— Es-tu fou, serais-je si tranquille ?

— Donne-moi moi !

— Laisse-moi encore parler à Richard.
Landry se cache sous l'escalier. Le
grand frère paraît. L'heure du départ va
sonner.

Jeannine est-elle prête ?... Marianne se
dresse.

— Je vous aime mieux que celle. Je
vous ferai roi de cette île. Restez, par-
lez-moi Goël avec moi. Comment pouvez-
vous préférer cette petite fille à moi, la
reine qui sait, qui veut, qui peut toutes
choses ?

— J'aime Jeannine, répond Richard.
— Il va chercher l'amante.

Marianne tente, en vain, de le retenir.
Landry surgit. Il demande à son frère la
grâce dernière d'un duel à mort. Celui-ci
refuse. « Meurs donc ! » crie Landry, en
s'élançant, le couteau levé. Mais c'est lui
qui tombe, frappé par Marianne dans
une révolte d'amour.

Le dernier tableau nous conduit au
port de Goël. Richard et Jeannine vont
partir.

Heureux ils sont, certes, mais le sou-
venir de la nuit horrible jette une ombre
sur leur amour.

Bien d'eux, Marianne pleure.

Jeannine hésite maintenant à quitter
cette terre où elle est née. Sa tendresse

est lasse d'avoir vécu dans les alarmes.

« Pourquoi chercher le bonheur si loin ?
dit-elle à Richard. Le voyageur comprend
que le doute est entré dans le cœur de
l'homme, dans son cœur aussi. Le
bonheur d'amour est désormais impos-
sible. La mort du frère a glacé leurs
tendresses.

Il partira seul. Et la voix de Lulu
chante l'appel des éternelles chimères.
Le navire est là, le vent gonfle la voile, il
faut se hâter pour le voyage dans l'in-
connu lointain, toujours rêvé, toujours
fuyant.

— Adieu ! dit Richard.

— Adieu ! répondent les deux sœurs
réconciliées, courbées sous la loi du des-
tin.

Le Rêve, l'Attaque du Moulin, Messidor
sont les étapes réfléchies, déterminées et
volontairement pondérées d'un esprit
que la beauté visite, qu'elle a une vo-
lonté tenace, têtue, irrésistiblement,
aprement tendue vers les cimes.

A chaque œuvre nouvelle d'Alfred
Bruneau, plus de grandeur apparaît ;
l'étude des caractères se décale plus
profonde ; l'habileté du dramaturge s'affi-
me en maîtrise, le musicien augmen-
te son vocabulaire, sa gamme de
chants, d'harmonies, de rythmes inatten-
dus. Les concessions motivées par l'édu-
cation, l'atavisme, les habitudes, déjà
rares aux premières œuvres, ont dis-
paru.

Dans *L'Ouragan*, M. Alfred Bruneau se
dresse, telle son image morale.

Les cieux lointains, les mers, les longs
horizons que ses yeux ont reflétés, il
nous les dévoile au premier et au dernier
acte. Son incisive volonté, son énergie
farouche animent au troisième acte des
héros puissants, volontaires, têtus comme
lui et pensés aussi d'être des hommes.

Et la fille de rêve, la gracieuse chi-
mère, toute rose parmi les noirs des-
tins, n'est-ce pas le coin de mystère
qu'Alfred Bruneau, jalousement, gardé
en son âme, l'éternelle divine de son gé-
nie, la petite lampe d'espoir que n'é-
teindront jamais les ouragans de la vie ?

Qui, tout Bruneau est dans ce drame.
Ingénu, complexe, combatif ou tendre,
souriant et farouche, il apparaît multi-
forme par l'accent et un dans la pen-
sée.

Il a vêtu le drame d'Emile Zola de
couleurs, de rythmes, de mélodies qui,
s'ils évoquent, parfois le Bruneau de
Messidor, du *Rêve* et de *L'Attaque du mou-
lin*, ne peuvent jamais donner prétexte
aux habituelles accusations de plagiat
ou d'emprunt formulées — avec quel em-
pressement ! — par les petits camarades.

De la première mesure à la dernière,
c'est du Bruneau. Du Bruneau toujours
plus complètement lui-même, dont la
maîtrise suit une progression si évidente
que ses ennemis mêmes n'essayent pas
de la nier.

De la partition, je voudrais tout citer.
Mais il faut me contenter d'indiquer les
pages qui m'ont semblé les plus caracté-
ristiques.

D'abord les préludes.

Le premier et le dernier, où domine le
thème calme et grave de la mer. Le
deuxième, doux et si tendre, où se déve-
loppent les thèmes de l'amour, de l'arbre
enchanté, de Goël. Le troisième, sombre
et farouche, où les thèmes d'ouragan se
précipitent durant qu'un tonnerre et l'ac-
compagnent de basses se répète, grondé
et grandit, et que la plainte de l'âme où
l'ouragan souffle aussi.

O Richard ! si tu m'avais aimée...

Séle, déchirante comme un sanglot,
supplante comme une prière, méné-
cane, aiguë, comme l'éclair de la foudre
ou du couteau.

Les trouvailles, audacieuses, les pages
de beauté, abondent dans la partition. A
côté d'actes entiers — tels le second et le
troisième, que je n'hésite pas à proclamer
chef-d'œuvre — je signale à la fin du duo
le motif passionné des amants affolés, qui
s'anime en bousculade héroïque, désor-
donnée. Le développement si intéressant
du thème qui commence l'œuvre, la
traverse en ouragan et réparaît dans les
dernières pages alangui, presque tendre,
énigmatique comme la promesse d'un
espoir que trahiront les destins.

Au début du deuxième acte, la phrase
de rêve si joliment dite par Mlle Gui-
raudon, les imprécations de M. Maré-
chal au troisième acte.

Les monologues de Mlle Delna aux
derniers tableaux : pages de beauté
classique, et tant de choses encore d'un
développement, d'une nouveauté, d'un
imprévu si inattendus qu'une première
audition laisse les plus habiles d'entre
nous un peu embarrassés pour en parler,
sinon pour en méditer.

La mise en scène de ce drame, clas-
sique par la forme, humain par l'action,
symbolique par la pensée demandait un
tact extraordinaire.

Il fallait, en effet, que les décors, les
attitudes, les gestes n'y fussent ni trop
conventionnels, ni trop veristes.

M. Albert Carré, avec sa maîtrise cou-
tumière, a su donner à chacune des
scènes, qu'elles soient de rêve, d'épou-
vante ou de passion, son maximum
de féérique illusion ou d'horreur tra-
gique.

Un éclairage orchestré comme une
partition, comportant des mélanges de
timbres, pardon, de couleurs, d'un raffi-
nement, d'une vérité inconnu, jusqu'ici.

Une mise en scène sobre, calculée, no-
tée et réalisée par une volonté qui ne
connaît pas d'obstacles. De-ci de-là de
véritables tableaux de composition où se
révèle l'âme d'un grand artiste amou-
reux de son art, sensible à tous les arts
ayant l'instinct des couleurs et des ges-
tes, le don d'assimilation de toutes les
pensées.

Dans le drame de MM. Alfred Bruneau
et Emile Zola, les protagonistes sont
dirigés par l'événement, obéissent au
Destin.

Leurs attitudes devaient donc, comme
dans les drames antiques, prendre leur
beauté dans la sobriété des lignes. Les
tableaux des scènes, pour être d'accord
avec la pensée qui les groupent, de-
vaient, malgré le décor moderne, obéir à
l'absolue convention des tragédies héroï-
ques.

Marianne tue Landry. Son geste s'af-
fale sous la poussée du Destin. L'événement
accompli, elle resta immobile, sans
émotion, sans remords. Son âme de
femme l'a quittée ; Marianne devient le
Destin lui-même.

Tel Richard s'éloignant aux mains de
la Chimère.

Telle aussi Jeannine acceptant la sépa-
ration.

Tous les interprètes n'ont peut-être pas
senti suffisamment cette nécessité de la
sérénité après l'orage des passions. Ils
sont trop restés des hommes.

Ils ont continué à vibrer, ne devinant
pas que du moment où ils obéissent à
une fatalité, ils devaient prendre l'ac-
cent de cette fatalité. Mais cette observa-
tion, toute personnelle, faite, je dois
rendre hommage à la parfaite interpré-
tation des artistes que M. Albert Carré a
su grouper autour de notre grande
Delna.

A beaucoup, et je suis du nombre,
Mme Raunay a fait l'heureuse surprise
de se révéler tragédienne très humaine,
vibrante, passionnée. Nous la croyions
déesse, elle a su se montrer femme avec
toutes les séductions, les sanglots, les
lassitudes de la femme. M. Maréchal a
donné au rôle de Landry un accent tra-
gique, quasi sauvage. Il y a dépense
sans compter les notes magnifiques que
la nature lui a prodiguées.

M. Bourbon, un nouveau venu, sorti
du Conservatoire l'an dernier, avait as-
sumé la redoutable tâche d'incarner le
Voyageur. On peut dire qu'il en a fait
une création de tout premier ordre. Son
accent sincère et chaleureux, sa vigueur,
une science instinctive de la scène m'ont
beaucoup plu. Gervais, le vieux pêcheur,
victime, lui aussi, de l'ouragan, qui lui
ravit ses fils, était interprété par M. Du-
frane dont on connaît la voix magnifi-
que et qui, à dit avec beaucoup de cœu-
leur les prières et les malédictions des
matelots à la mer « exécrée, adorée ».

Voici venir au bout de ma plume, le
joli nom de la petite chimère. Mlle Guirau-
don n'a pas eu de peine à nous en donner
l'illusion. Tout en elle est charme, poésie,
séduction, et le son de sa voix, sa genti-
lesse native, destinaient depuis long-
temps au rôle de Prince Charmant du
Rêve la délicate Cendrillon.

Faut-il dire la gratitude du public aux
collaborateurs de la scène, M. Henri
Carré, les artistes des chœurs, M. Pi-
faret, l'organisateur des études. Le
« Monsieur de l'orchestre » dira les mer-
veilles réalisées par M. Jusseume.

Avant de parler de l'orchestre je dois
terminer ce long palmarès triomphant
par un dernier hommage, le plus court,
le plus vibrant aussi, à Mlle Delna. Le
rôle de Marianne est fait pour elle. Cela
se voit à chaque ligne, à chaque geste.

Avant même que le rôle fût écrit les au-
teurs savaient qu'elle en serait l'inter-
prète. Dois-je dire quelle sublime figure
elle en a faite ? Non, n'est-ce pas ? De pa-
reilles prêtresses d'art se passent de com-
pliments.

On ne louange pas Delna.

M. Luigini a offert à ces interprètes
enthousiastes de leurs rôles et si bien
choisis, un orchestre admirablement
souple, obéissant, puissamment sonore.

Avec une science qui devient pour les
auteurs une véritable collaboration, il a
su donner à l'orchestration si vivante
d'Alfred Bruneau son maximum de fini,
de rendu, de perfection émotive.

Il peut donc revendiquer, ainsi que
ses artistes, quelques-unes des ovations
qui ont salué les protagonistes de l'œu-
vre.

L'influence de *L'Ouragan* sur les des-
tinées de la Musique sera considérable.

Il faut être reconnaissant à M. Emile
Zola d'avoir apporté au Drame Musical,
l'autorité, le prestige, les ressources d'un
talent que, — à part M. Catulle Mendès
et quelques rares contemporains, — les
musiciens ont rarement rencontré chez
leurs collaborateurs.

L'école française, l'école du bon sens,
de la vérité, de la vie — qui n'exclut pas
la pensée ni le symbole — a triomphé
une fois de plus sous ses auspices.

Qu'il permette à l'un de ceux qui lui
ont porté leur cœur aux heures où l'ou-
ragan battait sa porte, de l'associer à
l'accolade fraternelle que les musiciens
français sont heureux de donner à Alfred
Bruneau, son maître dont la couronne
de gloire vient de s'enrichir d'un laurier
nouveau.

Gustave Charpentier.

Labondance des matières nous oblige
à remettre à demain la « Soirée paris-
sienne » consacrée au grand et beau suc-
cès de notre collaborateur Bruneau.

COURRIER DES THÉÂTRES

La seconde représentation du *Roi de Paris*
de Georges Hue, a pleinement confirmé le
grand succès musical de la première.

L'interprétation avec Delmas, Vaguet,
Noté et Mme Bosman a été hors de pair et le
public a fait à ces excellents artistes une vé-
ritable ovation, à la chute du rideau.

La représentation s'est terminée par le dé-
licieux ballet de Delibes, *Coppélia*, avec
Mlle Sandrini, ravissante de grâce et d'esprit,
dans le rôle principal qu'elle danse avec son
succès habituel.

Le Comité de lecture de la Comédie-Fran-
çaise, qui s'est réuni hier, a entendu et repou-
sé à corrections une pièce en un acte et en vers,
de MM. Robert de Flers et Paul Reboux, in-
titulée : *L'Amoureuse confession*.

Sarah Bernhardt et Coquelin nous revien-
nent.

Hier, ils ont donné à New-York leur der-
nière représentation qui comportait l'inter-
prétation par les deux grands artistes de
La pluie et le beau temps, la fine comédie de
Léon Goulan.

Aujourd'hui ils s'embarquent sur le bateau
allemand qui les mènera à Cherbourg. Ils se-
ront donc à Paris, au milieu de leurs amis,
mardi ou mercredi prochains.

Le mariage religieux de M. Jacques Riche-
pin avec Mlle Cora Laparcerie sera célébré
le lundi 6 mai à midi en l'église Saint-Sulpice.
Les témoins du jeune et sympathique écri-
vain sont MM. Jules Claretie, administrateur
général de la Comédie-Française et Eugène
Fasquelle, le grand éditeur.

Ceux de la charmante fiancée, MM. Camille
Saint-Saëns et E. Dejean, chef du cabinet du
ministre de l'instruction publique et des
beaux-arts.